

Plainte

Kawkab al-Sharq, 16 mai 1933

C'est comme si nous avions été inspirés hier, lorsque nous entreprîmes de dépeindre la condition des fonctionnaires — ce désespoir qui joue avec l'âme des uns, cet espoir qui joue avec l'âme des autres ; cette tristesse qui remplit certains cœurs, cette joie qui en inonde d'autres ; cette misère qui plane sur certains foyers, cette félicité qui plane sur d'autres ; et toute la rivalité que cela engendre entre eux, appelant à la division, et toute la jalousie que cela engendre, appelant à la haine et à l'intrigue ; et tout l'effet que cela produit sur le caractère des fonctionnaires, corrompant leurs penchants et leurs tempéraments ; et toute la négligence dans l'exécution des affaires que cela leur impose en retour — les uns se tournant vers l'abattement et le chagrin, puis vers le désespoir et la détresse ; les autres se tournant vers le divertissement et la distraction, puis vers la plaisanterie et la légèreté — tandis que les intérêts de l'État se perdent quelque part entre le désespoir et l'espoir, entre le misérable et le choyé, entre le malheureux et l'heureux.

C'est comme si nous avions été inspirés lorsque nous avons tenté de présenter aux gens ce tableau triste et douloureux — un tableau qui ne devrait jamais exister dans un pays civilisé, qui ne fait aucun honneur à l'Égypte, qui ne rehausse en rien son rang, et qui ne témoigne en rien, pour son ministère, de la justice, de la droiture, de l'intégrité et de l'équité dont il aurait dû se distinguer.

Oui, c'est comme si nous avions été inspirés lorsque nous avons tenté de présenter aux gens ce tableau nuisible et honteux de la vie des fonctionnaires, sous l'ombre du favoritisme et du népotisme, sous l'ombre de la partialité envers les intérêts privés et la poursuite des caprices personnels. Nous ne pouvions savoir, en présentant ce tableau, que les âmes mêmes derrière le sort de ces fonctionnaires misérables étaient liées à la nôtre, se plaignant à nous, nous dictant leurs mots, sollicitant notre aide pour porter leur plainte devant le peuple, exposer leur grief devant la nation, et susciter dans le cœur des gens quelque compassion et quelque sympathie pour eux — dans l'espoir que cela pût les consoler de l'injustice du gouvernement à leur égard, de l'indifférence du gouvernement envers eux, et de l'imposition, par le ministère, de principes et de règles aussi éloignés de la justice, aussi radicalement détournés de l'équité, qu'il soit possible de l'être.

Oui — tandis même que nous présentions ce tableau hier, ces petits fonctionnaires misérables se rendaient visite les uns aux autres, se consultaient les uns les autres, se transmettaient des pétitions chargées de plaintes, chargées de supplications, chargées d'appels à la justice, chargées de revendications de leurs droits, chargées de descriptions de la misère qu'ils endurent et du tort qu'ils subissent — jusqu'à ce que, ayant achevé et signé ces pétitions, ils les eussent soumises à leurs supérieurs, et attendissent. Dieu seul sait combien de temps ils attendent ; Dieu seul sait ce qu'ils attendent. Leur attente sera-t-elle longue ou courte ? Obtiendront-ils l'équité, ou bien la privation et l'espoir déçu ? Le gouvernement les écouterait-il, ou se bouchera-t-il les oreilles comme s'il n'avait rien entendu ?!

La voix du faible, du misérable, est puissante, capable d'ébranler les cœurs — mais seulement si ces cœurs sont disposés à la justice, prêts à s'incliner devant le droit. Quant à la voix des puissants et des heureux, elle n'a nul besoin de s'élever ; elle n'a même pas besoin de franchir la gorge et les lèvres, car entre le cœur de leurs possesseurs et le cœur des ministres et des chefs courent des fils invisibles, sensibles, au battement rapide, qui transmettent d'un cœur à l'autre ce qui s'y trouve. Et voilà que ces hommes puissants et heureux s'élèvent sans jamais avoir demandé à s'élever, et reçoivent davantage sans jamais avoir demandé à recevoir davantage ; et les voilà heureux pour la seule raison qu'ils sont heureux, et comblés pour la seule raison qu'ils sont comblés !!

Oui — ces petits fonctionnaires misérables souffrent, et se noient dans leur souffrance ; ils se plaignent, et s'obstinent dans leur plainte ; ils implorent, et redoublent leurs implorations — mais nul ne les écoute, nul ne se soucie d'eux, nul ne se tourne seulement vers eux, sauf lorsque surgit le besoin d'économies, ou lorsqu'on veut simplement se donner l'apparence d'économiser ; et alors on en licencie certains, on en réduit d'autres, et l'Office des bâtiments, par exemple, licencie cinquante ou cent de ses inspecteurs d'un seul coup. Mais les hauts fonctionnaires, eux, n'ont nul besoin de demander quoi que ce soit — ils n'ont peut-être même pas besoin d'y songer — car le gouvernement les exempte de toute règle, les dispense de toute contrainte, les promeut et augmente leurs traitements sans aucun compte, parce qu'ils sont compétents ; et ils sont compétents, simplement parce qu'ils sont de hauts fonctionnaires !!

Et il existe une certaine catégorie de fonctionnaires, à la fois petits et grands, qui ont réuni deux contraires, concilié deux opposés : petits par leurs postes, leurs grades, leurs traitements — mais proches des

ministres et des chefs, et si bien pourvus de leur faveur qu'il leur pousse des ailes qui les font planer dans l'air, voler dans le ciel, et les portent, à une vitesse foudroyante, jusqu'à ce qu'ils deviennent grands parmi les grands, compétents parmi les compétents !

Voici le secrétaire du ministre, voici le secrétaire du sous-secrétaire, voici celui qui travaille dans le bureau d'un tel, voici celui qui grandit à l'ombre d'un tel — et malheur à lui si cette chance ne lui permet pas de piller la terre, et d'atteindre, dans le délai le plus court possible, la plus courte ligne d'arrivée de la course !

Voici le président du Conseil, que la maladie contraint à voyager pour se soigner et se reposer ; et le voilà qui part, emmenant avec lui une poignée de petits fonctionnaires, qui travaillent quand lui ne travaille pas, et se fatiguent avec lui quand il se repose, tandis que l'État dépense pour leur voyage, aller et retour, accordant à chacun d'eux deux livres par jour — soit soixante livres par mois — pour la seule raison qu'ils accompagnent le président du Conseil durant son repos et sa convalescence.

Et tandis que ces fonctionnaires qui accompagnent le président du Conseil jouissent du repos, du plaisir, du confort et d'un délicieux changement d'air, les petits fonctionnaires peinent en plein jour, puis rentrent chez eux sans même savoir, pour beaucoup d'entre eux, s'ils y trouveront de quoi manger !

Oui — et tandis que ces fonctionnaires qui accompagnent le président du Conseil jouissent du repos, du plaisir et d'un climat agréable aux frais de l'État, des foies se déchirent et des cœurs se consomment, et des larmes coulent, parce que cet État même, qui dépense si largement pour le confort du président du Conseil et de sa suite, trouve ses écoles trop étroites pour les centaines de garçons et de jeunes gens qui les remplissent, si bien qu'on les en écarte et qu'on les laisse errer dans les rues — leurs familles impuissantes, incapables de trouver les moyens de les renvoyer à l'école et de leur permettre d'achever leur année scolaire en passant leurs examens. Et lorsqu'on interroge le ministre de l'Instruction publique à la Chambre des députés sur le sort de ces élèves, il dit à la Chambre moins que la vérité, et la berne de belles promesses ; et lorsque les journaux lui signalent cette contradiction, et lui demandent d'accorder ses paroles à ses actes, il se bouche les oreilles de ses doigts, place sa cigarette entre ses lèvres, se détourne, s'obstine, et s'enferme dans une arrogance sans bornes !!

Oui — et tandis que le président du Conseil et sa suite jouissent de leur repos, et tandis que les hauts fonctionnaires jouissent de ces nouvelles primes qui leur ont été offertes jeudi dernier, et le jeudi d'après, les petits fonctionnaires doivent se contenter de la privation, et de l'espoir que leur sort s'améliore peut-être ; et ils attendent, et Dieu seul sait combien de temps ils attendent, et pour quoi.

Quant au paysan, il devrait être, par droit, le plus heureux des hommes, le plus tranquille d'esprit, le plus large en espérances. Il devrait suspendre des décorations et battre du tambour ; il devrait danser, même si le ministre des Traditions désapprouve la danse ; il devrait se réjouir, même s'il n'y a rien dans la vie qui appelle à la réjouissance ; il devrait exulter, car le président du Conseil ne voudrait pas partir en voyage sans lui apporter d'abord une bonne nouvelle qui le fera passer des ténèbres à la lumière, de la misère à la félicité : l'État s'apprête à accorder au paysan un million de livres, dont la moitié allégera le fardeau de l'impôt de garde, et dont l'autre moitié améliorera l'état des récoltes.

Mais comment, et quand, et où ? Et qui bénéficiera de ce don ? Et qui le verra sans jamais en bénéficier ? Voilà des questions qui exigent une réponse — mais la réponse ne viendra qu'après une longue attente ; et Dieu seul sait combien de temps il faudra attendre, et Dieu seul sait ce que l'on attend, et Dieu seul sait où tombera ce million au regard des besoins des millions de paysans, et Dieu seul sait si ce million s'en ira comme s'en sont allés d'autres millions avant lui — ou s'il aura quelque part à la bénédiction du Cheikh al-Inbabi, ou de sainte Thérèse, pour apporter, si peu que ce soit, quelque soulagement à la misère des malheureux et à la détresse des affligés...

Quelle vie l'Égypte est contrainte de vivre en ces jours — une vie où les fortunes des hommes se répartissent entre eux selon un partage dont l'injustice est le fondement même.